

# *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, de Laurence Kahn

**Michel Granek**

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE 2019/4 Vol. 83**, PAGES 1267 À 1274  
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130821731

DOI 10.3917/rfp.834.1267

Date de mise en ligne : 25/09/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2019-4-page-1267?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## Revue des livres

### *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse,* de Laurence Kahn <sup>1</sup>

Michel GRANEK \*

En m'attellant à l'écriture de cette note de lecture, je me suis senti comme le *Pierre Ménard, auteur du Quichotte* de Borges : pour rendre justice à l'ouvrage de Laurence Kahn, dans lequel chaque mot, chaque phrase semble indispensable, j'aurais voulu le citer... *in extenso* ! C'est que *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse* est un livre passionnant, mais ardu, doublement ardu. Ardu tout d'abord parce que Laurence Kahn, citant souvent des témoins et des théoriciens de la Shoah nous plonge dans l'univers nazi, dans l'univers d'Auschwitz. Et si l'on désirait s'accrocher à la conception illusoire selon laquelle Auschwitz est un événement certes monstrueux, mais un accident, un déraillement dans l'histoire de l'humanité, elle nous montre, avec Imre Kertész, que si événement il y a eu, c'est un événement qui a mis un terme à la culture d'avant la Shoah, un événement inexorablement fondateur d'une nouvelle culture, ce qui concerne également la culture psychanalytique. Ardu également par la masse de documents que l'auteure apporte dans son impitoyable et rigoureuse argumentation. En effet, elle ne se contente pas de nombreuses citations, de phrases percutantes qui prennent parfois valeur de quasi-aphorismes, mais surtout, elle apporte une étude à la fois étendue et en profondeur d'ouvrages concernant d'un côté l'instauration de la culture nazie – de la contre-culture nazie – en Allemagne hitlérienne, les répercussions de cette culture sur la psychanalyse dans le

\* Psychiatre, psychanalyste, membre formateur de la Société Israélienne de Psychanalyse. Ancien directeur du programme de psychothérapie psychanalytique de l'Université de Tel Aviv.

1. Laurence Kahn, *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, Paris, Puf, « Petite Bibliothèque de psychanalyse », 2018, 260 pages.

Troisième Reich et en Europe, et concernant de l'autre les avatars de la psychanalyse transplantée, essentiellement aux États-Unis ; en particulier, elle analyse le développement outre-Atlantique de toute une littérature sur la Shoah et de son engagement vers des conceptions particulières sur le trauma de la Shoah en rupture avec le modèle freudien du trauma... j'y reviendrai.

Dans un entretien à *Libération* (mai 2018), Laurence Kahn explique pourquoi elle a choisi le titre *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse* : « Parce que *Nazisme et psychanalyse* aurait débouché sur une histoire des instituts psychanalytiques et des psychanalystes durant la période nazie. » Et de fait on a beaucoup écrit sur les conséquences de la politique d'aryanisation sur la psychanalyse austro-allemande, la création de l'institut Göring, l'épuration des instituts de psychanalyse de leurs membres juifs et leur émigration massive vers la Grande-Bretagne et l'Amérique, surtout les États-Unis, ce qui a entraîné un bouleversement des forces psychanalytiques en présence, et un remaniement de la politique de la psychanalyse. Mais bien qu'elle rappelle nécessairement ces mouvements géopsychanalytiques, le propos de Laurence Kahn est bien différent, et bien plus troublant : elle démontre comment la rhétorique nazie, *La langue du III<sup>e</sup> Reich* (Klemperer), s'appuyant sur des théories pseudo-scientifiques biologisantes, a eu comme conséquence surprenante de modifier l'esprit même de la psychanalyse et sa théorisation : en effet, les psychanalystes expatriés, en cherchant à sauver la psychanalyse de la pervertisation nazie, ont paradoxalement contribué à cette véritable métamorphose de la psychanalyse, en arrivant même à sacrifier la métapsychologie.

Dans ses premiers chapitres, ce livre semble être la suite de son précédent, à tel point qu'on aurait pu proposer de l'intituler *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne, tome 2*, sous peine, en éliminant le triste vocable « nazi », de se faire taxer de négationniste. En effet, comme Laurence Kahn le précise également dans l'entretien à *Libération*, quand on demande ce que le nazisme a fait à la psychanalyse, c'est sur l'usage des mots qu'il faut premièrement se pencher. Dans leur délire mégalomane de créer un nouveau mythe, les nazis emploient des termes du vocabulaire psychanalytique, pulsion, pulsion d'auto-conservation, inconscient etc., mais leur donnent une acception toute différente. Quand des analystes de langue allemande transplantés aux États-Unis, à l'instar de Hartmann, essaient de lutter contre la pervertisation de la langue, d'affermir une éthique contre la création autocratique de la néoréalité nazie, ils élaborent de fait « [...] une théorie de la vie psychique où la préséance du moi, ses facultés de juger le réel et sa relative autonomie libidinale permettraient à la conscience de se

dégager de la psychose de masse » (p. 17), et du coup se démarquent considérablement de la théorie freudienne : c'est l'avènement de l'Ego-psychologie, de la psychologie du moi que sans la défendre, Laurence Kahn semble non pas condamner, mais excuser en fonction des circonstances ; elle admet que « la difficulté d'envisager l'Extermination », la difficulté du « report au passé du réel actuel s'incarnant dans le transfert » (p. 27) aient pu favoriser la tendance aux histoires de vie et à leur narration. Mais poursuivant son argumentation elle avance que « Référer les subjectivités à l'objectivité des faits ou restaurer le vécu grâce au récit apparaissent plutôt comme des résurgences de ce qui a fracturé l'univers des analystes » (*ibid.*), fracture qui amènera l'avènement de l'Ego-Psychology et la promotion de l'empathie comme outil thérapeutique majeur.

Le chapitre *La loi hors la loi*, qui, bien que se rapportant exclusivement à la politique nazie et à ses exactions, à leur justification par les théoriciens du nazisme, m'a particulièrement troublé, car ses assertions semblent vraies, trop vraies, aujourd'hui, un peu partout dans le monde ; en effet, quand Laurence Kahn rappelle, en citant le juriste Hans Kelsen, que l'ordre juridique est censé s'appuyer sur la rigoureuse neutralité du rapport de la loi à son objet, et comment les autorités nazies, élues démocratiquement, ont démocratiquement mis la loi hors la loi en l'asservissant à leur idéologie<sup>2</sup>, elle décrit des procédés qui sont malheureusement d'actualité dans des pays d'Europe, d'Amérique, d'Asie. Et quand affirmant avec Kertész, qu'« il s'est avéré que le meurtre constitue un mode de vie vivable et possible, donc *institutionnalisable*<sup>3</sup> » (Kertész, 2009, p. 127, *in* Kahn, p. 29), il semble que, bien que ce dernier ait parlé spécifiquement de l'après-Auschwitz, il s'agisse en fait d'une phrase toujours et tristement d'actualité en 2018 : le lecteur pourra faire son choix, tout à sa guise, et se tourner vers telle région du monde, tel gouvernement, telle idéologie militante, pour y trouver une indéniable application.

Freud a écrit le *Moïse* avec en toile de fond « la retombée [du peuple allemand] dans une barbarie quasi préhistorique » (Freud, 1939a, p. 132) ; Freud, l'auteure le rappelle, désigne *Moïse* par le terme *Führer*, vocable banal en allemand pour qualifier un chef, un guide, un meneur. Toutefois, le terme, pour un non germanophone, a de lugubres résonances, surtout et *a posteriori*, quand on connaît les actions prônées par ce chef, l'extermination de masse, programmée, revendiquée, industrialisée, allant bien au-delà d'une « barbarie préhistorique ». Le halo sémantique que le terme a pu prendre

2. Selon Kertész, « L'instrument de la destruction a pour nom idéologie » (2009, p. 232).

3. Italiques dans le texte de Kertész.

dans la rhétorique nazie est, lui aussi, porteur de connotations sinistres : les théoriciens de l'ordre nouveau ont en effet revendiqué l'anéantissement des obligations éthiques, amenant à l'effondrement des figures de la culpabilité ; « [...] le chef n'est plus un représentant institutionnel. Sa volonté politique est réalisation du "droit immanent, propre aux ordres vitaux et communautaires qui soutiennent l'Etat" » (Schmitt, 1934, in Kahn, *ibid.*, p. 44-45), et finalement quand le *fürher* affirme « [l']état total ne tolérera aucune différence entre droit et morale » (*ibid.*, p. 50), il proclame la destruction en acte de l'autonomie du droit.

On sait que Freud, dans la 35<sup>e</sup> des *Nouvelles Leçons*, posa la question de savoir si la psychanalyse est une *Weltanschauung*<sup>4</sup>, une vision du monde, ce qu'il récuse formellement : « [la psychanalyse] est absolument impropre à former une vision du monde qui lui soit propre, il lui faut admettre celle de la science » (Freud, 1933a, p. 242). Avec des accents prophétiques, il affirme même qu'introduire des illusions, des motions de souhait, dans une vision du monde conduirait à la psychose, individuelle ou de masse. Et à la fin de la leçon, il revient sur son affirmation : « La psychanalyse, selon moi, est incapable de créer une vision du monde qui lui soit particulière » (*ibid.*, p. 267). Dans les chapitres 5, 6, et 7, Laurence Kahn montre comment « sous le masque convenable de son nom officiel, "psychanalyse et *Weltanschauung*", on assiste sans doute à l'un des épisodes les plus redoutables de ce que le nazisme a réussi à faire à la psychanalyse » (p. 91). Elle nous fait revivre un débat d'une importance cruciale, débat dont les arguments sont souvent contradictoires, en fonction de ce qu'ils cherchent à affirmer, ou à prouver, et qui ne manquent pas, là aussi, de pervertir la pensée ou les écrits freudiens ; elle nous montre bien comment les textes étant produits *ad hoc* pour servir un but précis à un moment donné, il en résulte un enchevêtrement assez inextricable. Parfois, il s'agit d'affirmer l'indépendance de la psychanalyse par rapport à toute idéologie, parfois au contraire de montrer que si la psychanalyse a des valeurs, ou même des normes implicites, celles-ci ne vont pas nécessairement à l'encontre de l'idéologie nazie ; voire même, la psychanalyse peut contribuer « au renforcement de la tâche de la communauté du peuple unie par le sol et par le sacrifice, si son énergie naturelle est organiquement canalisée grâce à la nouvelle *Weltanschauung* » (p. 117). Il est remarquable qu'entre 1930 et 1933, quatre textes paraissent sous le titre de « Psychanalyse et *Weltanschauung* », y compris celui de Freud. Mais à ceux-là, on peut ajouter un texte de Bernfeld publié en 1927-1928, « La

4. Selon Laurence Kahn, la traduction exacte de *Weltanschauung* est conception du monde, les OCF-P ont opté pour vision du monde, terme que j'emploierai dans ce qui suit.

psychanalyse est-elle une vision du monde », et un chapitre de Mathias Göring en 1939, *Weltanschauung* et psychothérapie. Ainsi quand il s'agit, avec le soutien de Freud, de démarquer clairement la psychanalyse de conceptions matérialistes (sous-entendu marxistes), et de contrer les psychanalystes de gauche (Bernfeld, Fenichel, Reich...), la psychanalyse n'est pas une vision du monde. Elle ne l'est pas non plus quand il s'agit de décider que les psychanalystes aryens n'ont pas à démissionner de leurs sociétés. La position est plus nuancée quand les nazis souhaitent obtenir une reconnaissance internationale, même d'une « cochonnerie juive marxiste ». Alors, épurée toutefois de ses membres juifs, proposant à ses étudiants un *cursus* concocté par Carl Müller-Braunschweig, qui comprend « l'étude de l'unité "âme-corps", la théorie de l'hérédité et de la race, [...] et quelques conférences sur l'"entretien du patrimoine héréditaire" et la "psychologie des races" » (p. 113), la psychanalyse peut procéder d'une vision du monde favorable à l'idéologie nazie.

Le rôle de ce même Müller-Braunschweig, auteur de deux de ces textes sur Psychanalyse et *Weltanschauung* que l'auteure détaille remarquablement, ne peut que laisser perplexe ; membre de l'institut psychanalytique de Berlin, semblant au départ un freudien classique, il devient avec Felix Boehm un artisan du prétendu « sauvetage de la psychanalyse » auquel Jones donnera son aval : afin de ne pas donner aux nazis un prétexte pour interdire la psychanalyse, les juifs sont exclus de la Société psychanalytique allemande – DPG –, en les contraignant à démissionner « volontairement ». Il sera un éminent collaborateur nazi de l'institut Göring, mais au lendemain de la guerre, alors que la DPG était exclue de l'API à la suite de sa position dans le III<sup>e</sup> Reich, lui-même fondera l'Association Psychanalytique allemande – DPV – et réussira le tour de force incompréhensible d'obtenir son intégration au sein de l'API en 1951.

C'est contre cette dénaturation, cette pervertisation de la psychanalyse que va s'élever Heinz Hartmann. Lui-même auteur du quatrième texte « Psychanalyse et *Weltanschauung* » paru en 1933, il réitère le refus de Freud d'inscrire l'analyse dans une conception du monde, et plus précisément une orientation politique quelconque ; préoccupé de contrer la pensée biologiste des Nazis, il cherche à libérer le moi de ses bases pulsionnelles, à affirmer une zone affranchie de l'asservissement au ça, il provoque, en pratique – de fait en théorie et c'est que là réside le problème – la bascule de la psychanalyse vers ce qui caractérisera la psychanalyse américaine dans son ensemble, dans ses divers courants, psychologie du moi, psychologie du soi etc. : minimisation du pulsionnel, maximation du moi ou du soi, rôle thérapeutique prépondérant à l'empathie. L'analyse de Laurence Kahn est

tout à fait pénétrante : « La question qui hante alors Hartmann est que la différenciation ça/moi-surmoi, du fait même de l'enracinement infantile du surmoi – et la référence à Freud est, là, solide – peut à tout moment déboucher sur des phénomènes de “dédifférenciation”. On assiste alors à des formes d'adaptation à la réalité parfaitement régressives, conduites par des affects et des jugements de la réalité qui se placent au service de la destruction – Hartmann renvoyant à “l'agression libre” reliée à la pulsion de mort par Freud. Le statut de la conscience et la stabilité du moi, conditions de la pensée, doivent donc être reconsidérés à l'aune de la relation entre pulsion de mort et libido déssexualisée dont on découvre que, d'adversaire du ça, elle peut devenir son alliée » (p. 129). Je trouve piquant que, Hartmann, niant avec force que la psychanalyse procède d'une vision du monde, propose en fait une théorie de la psychanalyse qui y réponde, même si par la négative. L'aveu de Laurence Kahn le souligne : « Au moment où la “dictature de la raison” pousse à l'infléchissement théorique vers le renforcement du moi et son autonomie pulsionnelle, le désastre politique d'un nazisme triomphant pèse d'un poids que je n'avais pas auparavant soupçonné » (p. 130).

Ironie du sort ou sardonique satisfaction posthume du nazisme, la théorisation du trauma perpétré par le nazisme, le trauma de la Shoah, continue à diviser le monde psychanalytique. Dans le chapitre capital, « Trauma extrême : quel inconscient ? », suivi de « La mère, l'enfant et l'empathie », l'auteure critique les théoriciens reconnus de la Shoah outre-Atlantique (N. Auerhahn, D. Laub, W. Niederland, etc.) qui récusent le modèle freudien du trauma en deux temps, fondé sur le refoulement et l'après-coup. Pour eux en effet un tel trauma, massif à la fois car il touche une masse de sujets et massif par son intensité, ne peut se comprendre comme la réactivation d'un premier temps refoulé ; le refoulement lui-même est mis hors circuit ; la massivité du trauma résulte en une attaque contre les liens, une fragmentation psychique ; la psyché est « trouée » ; le sujet recourt à des souvenirs écrans, à des récits écrans, voire à un transfert écran, qui ont pour but et pour effet de masquer le trou noir. « De tels écrans ne seraient pas le produit déformé de souhaits impulsés par le désir ou le sexuel infantile [mais des] créations ultérieures, mythiques, dont la valeur de peau narcissique est essentiellement défensive » (p. 143). De plus, pour certains de ces théoriciens (Y. Danieli), le contre-transfert n'est pas conséquence de ce qui se passe en séance, réaction du thérapeute au patient, mais contre-transfert à l'Holocauste, pouvant induire une tendance à une aide spécifique qui tienne compte de l'expérience réelle des victimes. Toujours est-il que grâce à son « narratif » rencontrant l'écoute empathique du thérapeute, le sujet parviendra à des *screen reenactments*, ouvrant la voie, dans le dialogue, à la restauration des processus

symboliques détruits. En fait Laurence Kahn montre bien comment l'avènement de l'empathie comme outil thérapeutique majeur provient pour beaucoup d'une attitude réparatrice issue de l'écoute des patients revenus des camps, ce qui ne saurait pour autant abolir la métapsychologie. Or... Et l'auteure de poser une question terrible : « Faut-il entendre que la haine vouée par la barbarie nazie à la psychanalyse aurait trouvé ici la méthode de sa réussite, ne serait-ce que sous la forme de la révocation ultérieure de la complexité pulsionnelle ? » (p. 171).

Dans *Faire parler le destin* Laurence Kahn se demandait si la notion de faute tragique telle que Freud l'avait héritée des Grecs, permettait encore d'appréhender le désir meurtrier inconscient, son refoulement et la culpabilité civilisatrice, et elle parlait déjà de l'effondrement de la *scène tragique* (Kahn, 2005, 4<sup>e</sup> de couverture). Dans l'ouvrage actuel le chapitre 10, « Liquidation de la tragédie », reprend ce thème dans le contexte spécifique de l'impact du nazisme sur la pensée. En lisant *Faire parler le destin* lors de sa parution, je n'avais pas eu à l'esprit l'éventualité que ce livre dialoguait peut-être avec *Être sans destin*, de Kertész, mais tous deux remettent en question la notion de culpabilité telle que Freud l'avait empruntée à la tragédie grecque. De plus, si Laurence Kahn guide le lecteur à travers les méandres de l'univers psychanalytique après le nazisme, en la lisant, et en lisant les auteurs qu'elle cite – surtout Kertész –, on plonge souvent avec elle comme avec lui dans l'univers nazi, et parfois d'une manière brute, sans le filtre de la réflexion psychanalytique. L'impact peut en être terrible.

Dans une lettre à Frederick Hacker, Adorno a pu écrire : « Nous avons enfin réussi à briser le mécanisme de refoulement qui, en Allemagne et en Autriche, a continué de fonctionner à l'égard de Freud, même après la chute de Hitler » (*in* Le Rider, 2007, p. 103-104). Malheureusement, il semblerait que l'avenir ne lui ait pas donné raison ; à mon sens ce que le livre de Laurence Kahn démontre d'une manière terrifiante – et en cela les écrits de Kertész lui servent d'argument-massue –, c'est que si la culture d'avant Auschwitz était fondée sur le meurtre du père, celle d'après Auschwitz est fondée sur le meurtre *tout court*, le meurtre « non en tant que mauvaise habitude, “cas”, mais en tant que mode de vie, attitude “naturelle” adoptée face à la vie et à l'autre – le meurtre comme philosophie de l'existence » (Kertész, 2009, p. 126). Mais là aussi, l'érudition de Laurence Kahn lui permet de montrer que Freud avait déjà insinué quelque chose d'approchant en affirmant « ce qui fut commencé avec le père s'achève avec la masse » (Freud, 1930a, p. 320) et elle souligne que l'oubli de cette petite phrase est « peut-être très exactement le stigmate de ce que le nazisme a fait à la psychanalyse » (p. 259).

Ce livre est de toute évidence un ouvrage incontournable en ce qui concerne les rapports du nazisme et de la psychanalyse, mais pour moi son impact va bien au-delà car les processus que Laurence Kahn met en évidence, ne sont malheureusement pas spécifiques – devrais-je dire pathognomoniques ? – du nazisme ; et il laisse le lecteur avec un profond malaise concernant la culture d'après Auschwitz, la civilisation du XXI<sup>e</sup> siècle.

Michel Granek  
Hapardes 21  
Rishpon 4691500  
Israël  
michelgranek@gmail.com

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Freud S., (1930 *a*), Le malaise dans la culture, *OCF-P*, XVIII, 1994.  
Freud S., (1933 *a*), Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, *OCF-P*, XIX, 1995.  
Freud S., (1939 *a*), L'homme Moïse et la religion monothéiste, *OCF-P*, XX, 2010.  
Kahn L., *Faire parler le destin*, Paris, Klincksieck, 2005.  
Kahn L., Entretien avec Virginie Bloch-Lainé, *Libération*, 11 mai 2018, <http://www.liberation.fr/auteur/12793-virginiebloch-laine>).  
Kertész I., *Être sans destin*, Arles, Actes Sud, 1997.  
Kertész I., *L'Holocauste comme culture*, Arles, Actes Sud, 2009.  
Le Rider J., *L'Allié incommode*, Paris, L'Olivier, 2007.